Ce soir, j'attends Madeleine.

Madeleine, c'est l'amour de ma vie. Il ne s'agit pas d'une simple formulation, d'une manière romantique – mais tellement convenue – de mettre des mots sur mes sentiments : c'est un fait, une vérité absolue. Je l'ai su dès que je l'ai vue.

Elle aussi.

Lorsque nos regards se sont croisés pour la toute première fois, j'ai ressenti ce picotement dans le creux de mon ventre, les fameux papillons. Une sensation agréable et inconfortable à la fois. Je l'avais déjà ressentie auparavant, bien sûr. Mais pas comme ça, pas avec une telle intensité.

Nous sommes vendredi. C'est le jour de notre rendez-vous hebdomadaire, qui dure généralement jusqu'au samedi. Madeleine et moi avons pour habitude d'aller au cinéma lorsque la programmation nous plaît. Une fois la séance terminée, nous nous rendons généralement chez Eugène, où nous débattons du film autour d'une généreuse portion de frites.

Ce n'est sans doute pas la meilleure friterie du quartier, mais nous n'en changerions pour rien au monde. C'est là que nous nous sommes rencontrés, Madeleine et moi. On y est un peu comme chez nous. Eugène, le patron, a assisté à la naissance de notre couple. Depuis, il s'est pris d'affection pour nous. Il connaît nos habitudes et nous réserve toujours une table le vendredi soir, dans le coin le plus intime de son établissement, à l'abri des courants d'air créés par les va-et-vient incessants de sa clientèle.

Mais ce soir, Eugène ne nous verra pas, car aujourd'hui n'est pas un vendredi comme les autres : c'est l'anniversaire de Madeleine. Pour l'occasion, je lui ai concocté une soirée des plus merveilleuses. Elle commencera par une sortie au cinéma – jusqu'ici, rien ne change. Ce soir, *Le Relais* diffuse *Love Actually*. Sans doute l'un des longs-métrages les plus romantiques de l'histoire du grand écran. C'est un peu cliché, j'en conviens. Mais c'est l'un de ses films préférés, et je ne pouvais passer à côté d'une telle occasion.

Après la séance, au lieu de nous rendre chez Eugène donc, nous irons à la *Brasserie Signature*, un gastronomique situé sur la place Jourdan. L'établissement est un peu chic, les plats ne sont pas donnés, mais rien n'est trop beau pour ma jolie Madeleine.

Le patron nous a réservé sa meilleure table. Il a même accepté de préparer un dessert spécialement pour Madeleine, pour célébrer son anniversaire : un fondant au chocolat avec un cœur à la pistache. Son péché mignon.

Je l'entends déjà me dire : « *Jacques, je suis gênée ! Si j'avais su, je me serais vêtue autrement.* » Le moment sera alors venu de lui offrir son cadeau. Une robe de soirée, soigneusement pliée dans une boîte estampillée *Versace*. Un luxe, une folie. Mais je me souviens de cette lueur d'envie qui brillait dans son regard tandis que Madeleine admirait le vêtement à travers la vitrine. Elle avait refusé d'entrer pour l'essayer, malgré mon insistance.

Nous terminerons la soirée à *L'Archiduc*, un bar à cocktails situé rue Antoine Dansaert, où les fans de jazz se retrouvent pour boire des coups et profiter de la musique dans une ambiance chaleureuse. Je trouverai un prétexte pour la laisser un instant, le temps d'aller glisser un mot aux musiciens, de leur demander de jouer *Perfect* d'Ed Sheeran. Une chanson qui ne peut avoir été écrite que pour Madeleine. Et lorsque s'élèveront les premières notes, je m'agenouillerai et

la demanderai en mariage. Elle dira oui, bien sûr. Je sais qu'elle en meurt d'envie, malgré les réticences de sa famille. Alors nos lèvres s'uniront sur cette promesse de vie commune, sous les applaudissements et les sifflements de la foule en liesse.

Nous rentrerons enfin chez moi, enivrés d'alcool et d'amour. Nos corps s'uniront l'espace de quelques instants, puis nous nous endormirons dans les bras l'un de l'autre, impatients de voir le jour se lever pour nous retrouver à nouveau.

Tout sera absolument parfait.

Il est un peu plus de dix-sept heures. Madeleine aurait déjà dû être là. Peut-être son tram accuse-t-il un retard ? Je lui envoie un message, attends une réponse qui ne vient pas. Je jette un œil à l'horloge. Dix-sept heures vingt. Le film commence dans dix minutes. Je crois bien que c'est fichu pour le cinéma.

Une heure s'écoule sans aucune nouvelle. Je suis terriblement inquiet. Je l'appelle et tombe directement sur son répondeur. Peut-être n'a-t-elle pas de réseau là où elle est. Je retente ma chance environ trente minutes plus tard, sans plus de résultat. Je réessaye, encore et encore. La fréquence de mes appels augmente à mesure que mon inquiétude croît.

Il est près de vingt heures désormais. Nous ne serons pas à l'heure au restaurant. J'appelle l'établissement, demande pour décaler ma réservation. On me passe le patron. Il est très mécontent. Il nous accorde un délai de quinze minutes, pas une de plus. Je sais que nous ne le tiendrons pas. Je lui promets malgré tout que nous ferons au mieux, lui présente mes excuses. Il me raccroche au nez.

Une nouvelle demi-heure s'écoule sans que Madeleine n'apparaisse. Il est définitivement trop tard pour le restaurant. Tant pis. Eugène nous aura certainement gardé une table. Quant à *L'Archiduc*, il reste ouvert jusqu'au petit matin.

On frappe à la porte. Ça y est, Madeleine est arrivée, enfin ! Me voilà rassuré.

Je m'empare du bouquet de fleurs que j'ai cueillies avec soin dans mon jardin. Des lilas. Ses préférées. Je les ai plantés le jour de notre rencontre pour symboliser notre amour naissant.

Je jette un rapide coup d'œil à mon reflet, mets soigneusement fin aux velléités de rébellion d'une mèche de cheveux et, armé de mon plus beau sourire, ouvre la porte.

Mais ce n'est pas Madeleine qui attend de l'autre côté.

Deux hommes en uniforme se tiennent sous le porche, la mine sombre. L'un d'eux s'exprime d'une voix grave. Je ne parviens pas à comprendre tout ce qu'il me dit, mais en saisis l'essentiel.

Madeleine ne viendra pas.

***

Les policiers se sont présentés, mais je n'ai pas retenu leur nom. À vrai dire, je m'en moque.

Ils cherchent Madeleine. Marcel, son père, ne l'a pas revue depuis deux jours. C'est lui qui a signalé sa disparition et les a conduits vers moi.

Je leur explique que Madeleine et moi avions prévu de nous voir ce soir, comme chaque vendredi. Que je commençais à m'inquiéter de son retard, de l'absence de réponse à mes appels, et que, au moment où je leur ai ouvert la porte, c'était elle que je m'attendais à voir.

Les inspecteurs me demandent si j'ai eu le moindre contact avec elle depuis mercredi. Je leur réponds que nous avons brièvement discuté par *Messenger* pas plus tard que ce matin. Ils me demandent la permission de voir notre conversation. J'accepte, un peu gêné par le romantisme niais de nos échanges emplis de déclarations d'amour. Je leur montre également l'historique de mes appels : notre dernière conversation téléphonique remonte à mercredi, un peu avant 16h00.

Les policiers m'interrogent sur l'objet de notre discussion, me demandent si Madeleine ne m'a pas semblé étrange, si elle n'a rien mentionné qui pourrait les aider à la retrouver. J'ai beau réfléchir, rien ne me vient.

Ils affichent une moue dubitative.

— Sa famille vous soupçonne d'être responsable de sa disparition, me dit l'un deux.

Quoi ? Cette accusation me laisse sans voix. Les policiers me fixent attentivement, guettent ma réaction. Je m'insurge.

— Mais c'est insensé ! Pourquoi aurais-je fait une chose pareille ? Madeleine et moi nous aimons et…

— L'un de ses cousins, m'interrompt l'un des officiers, un dénommé…

Il lit ses notes pour trouver l'information.

— … Gaspard Duhamel, prétend qu'elle se serait confiée à lui. Selon lui, elle avait la ferme intention de vous quitter.

— Mais c'est complètement faux ! me récrié-je.

— Pourquoi mentirait-il ?

— Je ne sais pas, moi. Sa famille ne m'a jamais aimé, sans que j'en comprenne la raison. Quant à ce Gaspard, je l'ai toujours soupçonné d'être secrètement amoureux de Madeleine. Peut-être est-il simplement jaloux ? Allez savoir.

Le policier retranscrit ma déclaration. Son collègue me fixe d'un regard perçant qui me met aussitôt mal à l'aise, comme si ses yeux scrutaient les tréfonds de mon âme. J'ai les mains moites, je me tortille sur ma chaise. En ce moment, je dois avoir l'air suspect. C'est idiot, je n'ai absolument rien à me reprocher. Pour une raison que je ne m'explique pas, j'ai toujours ressenti une forme de nervosité en présence des forces de l'ordre, sans doute liée à l'uniforme et à l'autorité qu'il représente.

— Nous n'avons aucun mandat nous autorisant à le faire, mais nous aimerions procéder à la fouille de votre domicile. Vous êtes bien évidemment en droit de refuser.

— Et j'entends bien faire usage de ce droit.

J'ai beau être innocent, l'idée que de parfaits inconnus mettent leur nez partout chez moi ne m'enchante guère, fussent-ils de la police. D'autant que Madeleine a laissé ici quelques affaires pour le moins intimes. Par égard pour elle, je ne peux les laisser y toucher.

— Vous êtes conscient que votre refus vous rend encore plus suspect ?

J'acquiesce.

Les policiers ont l'air mécontents, mais ils n'insistent pas. L'un d'entre eux me laisse sa carte, *au cas où quelque chose me reviendrait*. Je m'en empare machinalement et les raccompagne vers la sortie.

***

Je me suis laissé emporter. Sans doute n'aurais-je pas dû, mais une telle situation m'est insupportable. Je me suis rendu chez Gaspard pour le confronter, lui faire avouer sa responsabilité dans l'enlèvement de sa cousine et découvrir où il la retient captive.

Il a nié, bien sûr. Pire encore, il a retourné mes accusations contre moi, a soutenu que Madeleine voulait me quitter et que, de rage, je l'avais enfermée ou pire. Ces mêmes mensonges qu'il a servis aux policiers et qui les ont conduits à me suspecter.

Notre entrevue a très vite dégénéré. Nous en sommes venus aux mains. La rage m'animait, éveillait en moi des forces que je ne soupçonnais même pas. J'ai rapidement pris le dessus. Gaspard m'a supplié d'arrêter de le frapper, m'a juré ses grands dieux qu'il n'était pour rien dans la disparition de sa cousine. Il avait cette lueur dans le regard, mélange de tristesse et de sincérité. De peur aussi. Sa culpabilité m'a soudain paru moins évidente.

Je l'ai laissé là et me suis enfui. Je ne pense pas que Gaspard portera plainte, il est bien trop fier. Mais une question ne cesse de me tourmenter depuis : si ce n'est lui, alors qui ?

***

Quatre jours se sont écoulés depuis la disparition de Madeleine.

La police m'a recontacté. Les deux inspecteurs qui sont venus chez moi souhaitent m'interroger une nouvelle fois. Sont-ils au courant pour notre altercation, à Gaspard et moi ? Aurait-il finalement déposé plainte ? Ils n'ont rien voulu me dire par téléphone et m'ont prié de venir dans les meilleurs délais.

Me voici donc rue Royale, au pied du bâtiment de la police judiciaire, un gigantesque édifice constitué de béton et de verre. Il s'en dégage une impression d'austérité qui me rend nerveux. J'essaye de me redonner une contenance tandis que j'en franchis l'accès.

Je me présente à l'accueil, expose le motif de ma visite. On me fait patienter quelques instants. Pas longtemps. Un homme vient me chercher. Je le reconnais aussitôt : il s'agit de l'un des inspecteurs qui est venu chez moi vendredi. Son collègue au regard perçant n'est pas avec lui.

Tant mieux.

Le policier m'amène dans une petite salle faiblement meublée. Une table et quelques chaises en constituent le seul mobilier. Son collègue occupe l'une d'entre elles.

Et merde.

Je me sens piégé. Sa présence me met mal à l'aise, ma confiance s'effrite. Il me fixe. Je baisse les yeux, incapable de soutenir son regard. Je devine son sourire sans le voir. Un rictus féroce, carnassier. Il m'invite à m'asseoir face à lui. Je m'exécute malgré mes réticences.

Son collègue ferme la porte et prend place à ses côtés. Il m'informe que la pièce est placée sous surveillance vidéo et que notre entretien sera donc enregistré. Je hoche la tête pour lui signifier que j'ai bien compris et que cela ne me pose aucun problème. Les deux policiers déclinent leur identité, m'invitent à en faire autant. Je trouve cela ridicule, ils savent pertinemment qui je suis. J'obéis malgré tout. Ils énoncent mes droits. Je confirme les avoir compris, renonce à en faire usage. L'interrogatoire commence.

— Où étiez-vous mercredi vers17h00 ?

Mercredi ? Qu'ai-je fait mercredi ? J'essaye de m'en souvenir, mais je n'ai jamais eu très bonne mémoire. S'ils me le demandaient, je ne suis même pas certain de pouvoir leur dire ce que j'ai fait hier.

— Chez moi, je crois.

Je n'en suis pas certain mais je ne fais jamais grand-chose en semaine de toute façon. J'étais donc fort probablement à la maison.

— Vous étiez seul ?

— Oui.

— Quelqu'un peut confirmer ?

Je prends le temps de la réflexion.

— Peut-être un voisin… dis-je, peu convaincu.

— Vous n'avez donc pas vu Madeleine Duhamel ce soir-là ?

— Non. Nous ne nous voyons que le vendredi.

— Vous en êtes bien sûr ?

— Tout à fait.

L'inspecteur ouvre un dossier et en sort un document qu'il place sous mon nez. Je l'examine. Il s'agit d'un rapport de bornage sur lequel figurent tout un tas d'informations techniques auxquelles je n'entends strictement rien. Une carte est représentée sur l'avant-dernière page. Un trait rouge semble y tracer un itinéraire.

— Avec l'aide de l'opérateur téléphonique de Mademoiselle Duhamel, nous avons pu retracer son parcours juste avant sa disparition. Elle a quitté son lieu de travail un peu après 16h00 et s'est rendue à la station de Bordet où elle a pris le tram 33 vers 16h20. Elle est descendue à Rogier moins d'une demi-heure plus tard. Son téléphone a borné pour la dernière fois ce jour-là près de votre domicile, aux alentours de 17h00.

Il laisse sa phrase en suspens, comme si elle recelait un sens caché. Je mets du temps à comprendre.

— Vous ne croyez quand même pas que j'ai pu enlever Madeleine ?

— Pour le moment, nous n'écartons aucune piste, pas même celle de la fugue. Je vous repose cependant la question, et j'aimerais que vous réfléchissiez bien avant de répondre : avez-vous vu Madeleine Duhamel mercredi, oui ou non ?

— Non, je suis formel. En revanche, il m'apparaît important de vous préciser que Gaspard, le cousin de Madeleine, vit à moins de trois-cent mètres de chez moi. Si je suis suspect, alors lui aussi.

— Vous avez sans doute raison, admet le policier.

Il marque une pause, consulte son collègue du regard. *Yeux perçants* hoche la tête en silence.

— Le juge d'instruction nous a délivré un mandat pour fouiller votre domicile, reprend-il. Nous lui en demanderons un autre pour celui de Monsieur Duhamel. Avez-vous autre chose à ajouter ?

Je fais signe que non.

— Bien. Vous allez venir avec nous.

***

Voir ces deux hommes examiner chaque recoin de mon domicile me laisse une drôle d'impression. Ce n'est pas seulement ma maison qu'ils violent : c'est aussi mon intimité. Mais puisqu'ils sont en possession d'un document les y autorisant, je ne puis m'y opposer. J'assiste donc impuissant à cette perquisition dont je connais par avance le résultat.

***

La fouille est enfin terminée. Les policiers n'ont rien trouvé.

Évidemment.

De retour au commissariat, ils me conduisent à nouveau dans la salle d'interrogatoire. Moi qui pensais retrouver un peu de tranquillité…

— Nous allons poursuivre l'examen du dossier, m'annonce l'un des inspecteurs. Dans l'intervalle, vous serez placé en garde à vue.

En garde à vue ? Je n'en reviens pas. Ils me traitent comme un criminel. J'essaye de garder mon sang froid. De toute façon, ils n'ont rien contre moi.

Un policier vient me chercher et m'enferme dans un local exigu. Je me sens observé. Une caméra, placée en hauteur dans un angle de la pièce, confirme mon impression. Je fais les cent pas, m'assieds sur la couchette, me relève presque aussitôt. La nervosité m'empêche de rester en place.

Combien de temps cela va-t-il durer ?

Je réalise soudain que les inspecteurs n'ont fait aucune allusion quant à ma visite chez Gaspard. Comme je m'y attendais, il n'a pas porté plainte.

***

Le temps semble s'étirer à l'infini dans cette minuscule cellule. Lorsque la porte s'ouvre enfin, j'ai l'impression qu'une journée entière s'est écoulée.

— Vous êtes libre.

Cette annonce me procure une immense joie. Non partagée, à en juger par la tête des deux inspecteurs.

— Nous n'avons aucune raison de vous retenir plus longtemps. La perquisition n'a rien donné, et nous ne disposons d'aucun élément permettant de vous inculper. Nous vous demandons cependant de vous tenir à notre disposition. On ne sait jamais…

— Aucun problème. Vous voudrez bien me tenir informé de l'enquête ? Je suis extrêmement inquiet. J'espère qu'il ne lui est rien arrivé.

Le policier hoche la tête. Je lis dans son regard qu'il me suspecte toujours. Je ne lui en veux pas, il ne fait que son travail après tout.

***

Une semaine entière s'est écoulée. Madeleine n'a toujours pas reparu. Je l'attends néanmoins, comme chaque vendredi. Mais l'heure tourne et me renvoie à la triste réalité, tout comme le bouquet de lilas fanés abandonné sur la table du salon.

Cette fois encore, Madeleine ne viendra pas.

Je ne cesse de me demander ce qui lui est arrivé. Cette question m'obsède. Je dois savoir. J'en ai besoin.

La police opte de plus en plus pour la thèse de l'enlèvement. Et puisqu'aucune rançon n'a été réclamée jusqu'ici, les espoirs de la retrouver en vie sont minces... Je n'ose y penser.

Son téléphone a borné pour la dernière fois tout près de chez moi. Mais que venait-elle faire dans le coin ? Peut-être voulait-elle me rendre visite ? Ou à son cousin ? J'enrage à l'idée que quelque chose lui soit arrivé si près de chez moi, et je ne peux m'empêcher de me sentir en partie responsable.

Mais que lui est-il arrivé ? Encore cette question. Mon cerveau tourne en boucle. J'ai l'impression de perdre pied.

***

Ils ont arrêté Gaspard. Je savais qu'il avait quelque chose à voir dans cette affaire. Il m'a bien dupé avec ses airs de chien battu. Je ne regrette pas de l'avoir frappé.

Il semblerait que la police ait déniché des choses compromettantes en fouillant son appartement. Je n'en sais pas plus pour le moment.

Quant à Madeleine, nul ne sait où elle se trouve, et son cousin refuse de parler.

J'avais pourtant mis les inspecteurs en garde contre ce dangereux psychopathe. Mais ils ont refusé de me croire, trop occupés qu'ils étaient à me soupçonner. S'il est arrivé malheur à Madeleine, je les tiendrai pour responsables.

J'espère qu'elle va bien…

Depuis sa disparition, quelque chose s'est brisé en moi. J'ai un mauvais pressentiment, l'intime conviction que Madeleine est… Je ne parviens pas à formuler cette pensée. Ce serait horrible, je ne m'en remettrais pas. Mieux vaut ne pas y songer, garder l'espoir qu'on la retrouvera bientôt.

Saine et sauve.

***

Son téléphone. Ils ont retrouvé son téléphone portable. Chez Gaspard. Voilà une preuve des plus incriminantes. Ils ont obtenu un mandat d'arrêt, mais le bougre refuse de dire où se trouve Madeleine. Il continue de clamer son innocence, envers et contre tout.

Que lui a-t-il fait, bon sang ?

J'ai peur de découvrir la vérité, mais ne pas savoir me tue à petit feu.

***

On frappe à la porte. Je me précipite, espérant découvrir le doux visage de Madeleine. Mais ce sont les inspecteurs qui viennent me rendre visite. Ils ont une drôle d'expression dans le regard.

Je les invite à entrer. Je sens qu'ils ont quelque chose d'important à m'annoncer, mais je ne suis pas certain de vouloir l'entendre. Je détourne la conversation, leur propose du café, leur en sert sans même attendre leur réponse. Quel mauvais hôte ! J'ai oublié le lait. Et le sucre. Oh ! Et des biscuits aussi.

L'un d'entre eux me retient par le poignet. Je croise son regard. Le policier me fait signe de m'asseoir. Mais je ne veux pas. Je n'ai pas envie de m'asseoir, ni d'écouter ce qu'ils ont à me dire. Car au fond de moi, je sais déjà ce qu'ils vont m'annoncer.

Madeleine ne reviendra pas.

***

Gaspard a été relâché faute de preuve. La découverte du téléphone n'a pas suffi à l'inculper. Quant au corps de Madeleine, il est toujours à l'autopsie. Peut-être permettra-t-il de confondre définitivement son cousin. À moins que les eaux du canal n'aient effacé jusqu'à la moindre preuve. L'a-t-il noyée ? À cette pensée, ma respiration devient difficile, comme si mes propres poumons se trouvaient privés d'air.

Je repense à cette soirée. Celle qui n'a pas eu lieu. Je regarde la boîte *Versace* qui contient toujours la robe dont Madeleine rêvait et qu'elle ne portera jamais. J'essaye de l'imaginer dans cet écrin de soie bleue marine. Mais ses traits ne m'apparaissent plus aussi nettement. J'ai peur de l'oublier.

J'ouvre la boîte. La robe ne s'y trouve plus. D'autres vêtements la remplacent. Un jean bleu et un chemisier blanc.

Les vêtements qu'elle portait le jour de sa disparition.

Je les fixe sans comprendre. Une tonne de questions se bousculent dans ma tête. Comment ces vêtements sont-ils arrivés là ? Où est passé la robe ? Mais la plus importante de toutes : comment puis-je savoir ce que Madeleine portait ce jour-là ?

Le sol se met à tanguer, la lumière devient plus forte. Un flot d'images se déverse dans ma tête, inonde mon esprit. Je m'assieds à même le sol. Les images s'assemblent, forment un récit.

Tout me revient à présent.

Le jour de sa disparition, Madeleine a insisté pour que l'on se voie le soir-même. J'étais agréablement surpris : en général, nous ne nous voyions que le vendredi. Nous avons pris le thé dans le salon. Elle parlait peu, comme si quelque chose la tracassait. J'ai tenté de l'enlacer. Elle m'a repoussé gentiment. Elle a essayé de me dire quelque chose, mais je refusais de l'écouter. J'ai tenté de l'embrasser pour l'empêcher de parler. Elle m'a giflé. J'ai vu dans ses yeux qu'elle avait agi par réflexe, sans réelle volonté de me faire du mal. Elle s'est excusée puis m'a dit que c'était terminé. Je lui ai demandé de quoi elle parlait. Elle parlait de nous.

Des mots plus cuisants que la brûlure de ma joue.

Je ne voulais pas l'entendre, ne pouvais l'accepter. Je lui ai tendu le bouquet de lilas. Elle a refusé de le prendre. J'ai insisté. Elle s'est levée, a tenté de partir. Mais moi je continuais de la harceler avec mon bouquet. Alors elle s'en est emparé et l'a jeté au sol, l'a piétiné. Je l'ai giflée à mon tour. Trop fort. Elle est tombée. Sa tête a heurté la table de salon dans un craquement sinistre.

Je me suis agenouillé auprès d'elle. Elle ne respirait plus. Sa nuque formait un angle contre-nature.

J'ai serré son corps sans vie dans mes bras, l'ai embrassée une toute dernière fois. Ma douce Madeleine...

Puis nous avons dîné.

Elle voulait porter quelque chose de plus confortable, alors j'ai décidé de lui offrir son cadeau un peu en avance. Lorsqu'elle a découvert la robe, elle en est restée muette de stupéfaction. Elle s'est changée et ce fut alors à mon tour de rester sans voix. Madeleine et la robe se sublimaient mutuellement.

La météo était douce. Nous avons donc décidé de nous promener le long du canal. C'était une soirée merveilleuse. Une de plus. La dernière.

Le lendemain, lorsque je me suis réveillé, Madeleine n'était plus là. Sans doute était-elle déjà partie travailler. J'aurais pu la conduire si elle me l'avait demandé. Mais elle n'aimait pas déranger. Elle était si attentionnée.

Nous avons échangé brièvement par *Messenger*, nous sommes dits combien nous nous aimions et quelle hâte nous avions de nous retrouver dès le lendemain.

Ma tendre Madeleine…

***

Je perds la raison. À chaque fois que je repense à ce que j'ai fait, que j'essaye de le formuler de façon précise, ma conscience vacille. Mon esprit tisse une toile de mensonges, enfouit ma culpabilité dans un cocon de chimères, réarrange la vérité pour la rendre plus acceptable.

Pour l'heure, je suis lucide. Cela arrive de plus en plus rarement. J'ai l'impression de lutter perpétuellement pour conserver le contrôle de mon corps, pour garder la tête hors de l'eau dans la mer agitée de mon esprit, malgré les vagues qui menacent de m'envoyer vers le fond. C'est épuisant. Je ne sais combien de temps encore je résisterai mais, ce qui est sûr, c'est que je perdrai le combat tôt ou tard.

J'ai voulu me rendre, tout avouer. Je me souviens très nettement m'être arrêté devant les portes du bâtiment de la police fédérale. Mais lorsque je les ai franchies, je me suis retrouvé chez moi.

J'aurais pu téléphoner aux inspecteurs, leur expliquer la situation. Les supplier de venir m'arrêter. Si seulement je savais où j'ai rangé mon satané portable…

Coucher mes confessions sur le papier. C'est le seul moyen qu'il me reste pour faire éclater la vérité au grand jour. Alors j'écris. Mes mains tremblent. Je m'applique pour rendre le texte lisible. L'encre trace des mots, raconte une histoire. Sordide. *Mon* histoire. Ou du moins un pan de celle-ci, le plus vil.

Des frissons me parcourent l'échine tandis que je redécouvre les détails de la mort de Madeleine et la façon dont j'ai tenté de faire porter le chapeau à Gaspard en dissimulant le téléphone de sa cousine dans son appartement. Était-ce à dessein que je m'étais rendu chez lui ? Probablement. Je ne saurais l'attester.

Je marque le point final de mes aveux. J'ai réussi. Cette bataille, je l'ai gagnée.

Je relis l'ensemble une dernière fois, appose ma signature et glisse le papier dans une enveloppe adressée à la police judiciaire. Il ne me reste plus qu'à la poster.

Mes forces m'abandonnent, mon corps m'obéit difficilement. Je dois me débarrasser de cette lettre, et vite.

***

Je suis de retour chez moi. Suis-je jamais parti ? Dehors, la pluie bat le pavé. Mes vêtements sont secs. À l'intérieur, il fait étouffant. Un feu vif brûle dans la cheminée.

Je ne me souviens pas de l'avoir allumé…

***

On frappe à ma porte. Quel jour sommes-nous, déjà ? Vendredi, je crois. Oui, vendredi. Ce doit être Madeleine.

Je me précipite pour aller l'accueillir. J'ai tellement hâte de la retrouver. Une éternité semble s'être écoulée depuis notre dernier rendez-vous. J'ouvre, un bouquet de lilas à la main, et me retrouve face à deux policiers. L'un d'eux brandit un papier sur lequel figure en en-tête « Mandat d'arrêt ».

— Vous êtes en état d'arrestation pour le meurtre de Madeleine Duhamel, m'explique-t-il.

Je le dévisage sans comprendre. De quoi me parle-t-il ? Madeleine n'est pas morte enfin ! Ce doit être une erreur. Ou une mauvaise plaisanterie. Oui, c'est sûrement une blague, et elle est de très mauvais goût.

Je laisse échapper un rire forcé. Le policier affiche une mine sévère. Il m'arrache le bouquet des mains, me passe les menottes et m'embarque.

***

C'est la robe qui les a aidés à remonter jusqu'à moi. Ce modèle a été produit en quantité très limitée et affiche un numéro de série qui a permis à la police de découvrir où le vêtement a été acheté, et par qui.

— Est-ce bien vous qui avez acheté cette robe ? me demande l'un des enquêteurs en me plaçant la photo du cadavre de Madeleine sous le nez.

Je la regarde, fasciné. Même la mort n'a su priver ma douce Madeleine de sa beauté.

— Elle est belle, hein ? réponds-je, ébahi.

Les policiers sont interloqués.

— Répondez à la question, insiste celui aux yeux perçants.

Il prend les rênes de l'interrogatoire, et je comprends mieux le rôle de chacun d'eux désormais : le premier piège la proie, le second procède à sa mise à mort. Mon heure est-elle donc venue ?

J'éprouve des difficultés à me concentrer sur notre discussion. Je sens que ma conscience vacille. J'ai des absences. Je ne saurais dire pourquoi ces deux hommes me fixent avec tant d'insistance. On dirait qu'ils attendent que je parle. Mais pour dire quoi ? D'ailleurs, où suis-je ? Et que fais-je ici ?

— Répondez !

L'homme s'énerve. Je baisse les yeux. Sur la table, juste sous mon nez, se trouve la photo d'un cadavre à la peau verdâtre, au corps si ballonné qu'on le croirait sur le point d'imploser. Une femme à en juger par sa tenue vestimentaire. La robe qu'elle porte est tendue à l'extrême, semble sur le point de céder. Par endroit, ses tissus se confondent avec ceux de son porteur.

Je reconnais aussitôt le vêtement : c'est la robe de Madeleine. Alors elle est… Oh mon Dieu !

— C'est moi ! m'écrié-je. C'est moi !

— Soyez plus explicite, je vous prie.

Mon corps tout entier tremble sous le poids de la culpabilité. Il faut que cela cesse. Je dois leur dire.

— J'ai tué Madeleine…

Des aveux, lâchés dans un souffle libérateur. Enfin !

Sans même m'en rendre compte, je leur raconte toute l'histoire. Les mots franchissent mes lèvres sans discontinuer. Les policiers m'écoutent attentivement. L'un d'eux retranscrit mes déclarations.

Une fois mon récit terminé, *Yeux perçants* relit à voix haute mes aveux, me demande de les confirmer puis de les signer. Je m'exécute. Ma main ne tremble plus.

— Nous vous remercions pour votre collaboration. Vous pouvez regagner votre cellule.

Je suis enfin libre.

— Merci.

***

Le Procureur du Roi est impressionnant. Sa plaidoirie l'est tout autant. Il a rappelé les faits, listé chacune des preuves recueillies par la police : la robe, les empreintes retrouvées sur le téléphone de la victime, puis les aveux... Nul doute que le juge suivra ses recommandations, quelle que soit la peine demandée. Et il aura parfaitement raison : un tel monstre doit être enfermé. Il mérite la perpétuité. Il en va de la sécurité de tous.

Le juge l'écoute avec attention, prends le temps de la réflexion. Puis il me fixe droit dans les yeux.

— Et vous, Monsieur ? Souhaitez-vous ajouter quelque chose avant que je ne prononce mon verdict ?

Moi ? Pourquoi sollicite-t-il mon avis ? Après tout, tout cela ne me concerne pas. Devant son regard insistant, je déborde d'orgueil. Puisque l'on attend de moi une réponse, je me lève et abonde dans le sens du Procureur, sous l'œil médusé de l'assistance.

***

Les rêves et la réalité se confondent parfois. J'essaye de les distinguer, de séparer les faits et les fabulations de mon esprit. L'exercice n'est pas simple, mais le traitement que l'on m'administre au quotidien m'aide vraiment. Je sens que je fais de réels progrès.

Je suis interné dans une unité psychiatrique. J'ai perdu toute notion du temps, mais cela n'a que peu d'importance en ce lieu où chaque jour se ressemble.

Madeleine est morte. C'est moi qui l'ai assassinée. À moins que ce ne soit Gaspard ? Oui, ce doit être lui. Mais alors, pourquoi est-ce moi qui suis enfermé ?

Un homme en blouse blanche passe dans le couloir. Je l'interpelle.

— Quel jour sommes-nous, aujourd'hui ? lui demandé-je.

— Vendredi, Jacques. Vendredi. Ça fait au moins trois fois que je te le dis.

Je souris. Il s'en va.

Vendredi. Quel jour merveilleux ! Sans doute le plus beau de la semaine. S'il ne tenait qu'à moi, chaque jour serait un vendredi.

Mon cœur est en joie. Madeleine ne devrait plus tarder. J'ai tellement hâte de la revoir, de passer la soirée en sa compagnie. Je l'emmènerai au cinéma. Je n'ai aucune idée de la programmation du *Relais*, mais qu'importe. Nous verrons bien sur place, elle choisira.

Contrairement à nos habitudes, nous n'irons pas chez Eugène. Ce soir, je l'inviterai au restaurant. Après tout, c'est son anniversaire. Je veux que cette soirée soit absolument magique.

Nous irons boire un dernier verre à *L'Archiduc*. Les musiciens joueront son air favori. Moi, je m'agenouillerai et la demanderai en mariage. Elle dira oui, bien sûr. Elle n'attend que ça. Je lui dirai combien je l'aime.

Et Madeleine, elle aimera ça.